

avec violence ; ses jambes se dérobaient sous elle , cependant elle eut la force de dire, d'une voix très basse et très émue, mais qui ne perdait rien de sa douceur :

— Pardonnez-moi, monsieur, si j'ose me présenter ainsi brusquement devant vous... Quel que soit mon manque d'expérience, je sais cependant combien la démarche à laquelle votre fils m'entraîne aujourd'hui est contraire à tous les usages... C'est entourée de sa famille qu'une jeune fille doit entrer dans sa famille nouvelle... Je ne l'ignore pas... mais, hélas ! je suis seule au monde... je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère, et Paul est mon unique appui... Encore une fois, monsieur, pardonnez-moi donc, et daignez m'accueillir avec bienveillance...

Le constructeur se répétait tout bas :

— Elle se nomme Renée et n'a jamais connu ni son père, ni sa mère...

L'étudiant, les yeux fixés sur Pascal, attendait une réponse aux touchantes paroles de Renée, et s'inquiétait de le voir préoccupé et silencieux.

L'entrepreneur s'aperçut au bout d'un instant de ce qui se passait dans l'esprit de Paul, et comprit que son silence pouvait être mal interprété.

Il appela sur ses lèvres un sourire de commande, prit l'une des mains de la jeune fille, et dit avec une cordialité menteuse :

— Soyez la bienvenue, mademoiselle... Votre présence met dans ma solitude un rayon de soleil...

En même temps il conduisit Renée jusqu'à un fauteuil près de la cheminée, fit signe à Paul de se placer de l'autre côté, et s'assit lui-même.

L'acte de courtoisie, les paroles gracieuses de Pascal avaient rompu la glace et dissipé l'embarras des deux jeunes gens. Le constructeur poursuivit :

— Mon fils m'avait parlé de vous déjà, mademoiselle, en des termes qui, je le vois aujourd'hui, n'avaient rien d'exagéré... Je comptais donc sur votre visite, mais je ne l'espérais pas si prompte... Paul m'a dit vous avoir arrachée à la mort, et vous avez été bien malade, je le sais...

— J'ai été bien malade... en grand danger, répliqua la fille de Marguerite, mais je suis tout à fait guérie, grâce aux bons soins de monsieur Paul et de ses amis dévoués...

— J'en bénis le ciel ! continua Paul hypocritement. Votre démarche d'aujourd'hui me rend très heureux... D'avance je vous savais charmante, mais vous l'êtes beaucoup plus encore que je ne le croyais, et jamais enthousiasme ne fut mieux motivé que celui de Paul.

Renée devint pourpre et baissa les yeux. Le constructeur ajouta :

— Mon fils a raison d'affirmer que je le laisse maître absolu de son cœur et de son avenir... Connaissant l'élevation de son intelligence et la loyauté de son âme, j'avais la certitude qu'il ne pourrait faire un mauvais choix... J'avais cent fois raison, puisqu'il vous a choisie. Le comble du bonheur pour Paul sera de vous appeler sa femme, et moi je serai fier de vous nommer ma fille...

Deux grosses larmes se suspendirent aux longs cils de Renée. L'étudiant prit avec effusion les deux mains de Pascal en s'écriant :

— Ah ! que vous êtes bon, cher père, et que je vous aime !

Renée cessa d'être maîtresse de son émotion grandissante, et balbutia d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Que de tendresse filiale ne vous dois-je pas, monsieur, et

quelle reconnaissance infinie ! ! Je vais trouver une famille, moi, pauvre enfant isolé dans la vie... je vais avoir un père, moi qui ne connais pas le mien...

Ces derniers mots attirèrent de nouveau l'attention de Pascal.

— Ainsi vous êtes orphelin ? demanda-t-il...

— Je n'en sais rien, monsieur... fit Renée en baissant la tête.

— Vous n'en savez rien ! !

— Non, monsieur...

— Comment ?

Paul intervint.

— Cher père, fit-il, à cette heure où ma fiancée est presque votre fille, nous ne devons conserver aucun secret pour vous... notre devoir est de tout vous apprendre...

Les larmes ruisselaient sur les joues de Renée.

— Ne vous troublez pas, mon enfant... lui dit Pascal de sa voix la plus mielleuse en lui serrant affectueusement les mains.

Puis, s'adressant à Paul, il ajouta :

— Parle, cher fils...

L'étudiant répondit :

— L'existence tout entière de Renée est entourée d'un mystère impénétrable jusqu'à ce jour...

— Un mystère ?

— Vous allez en juger... Ainsi qu'elle vous l'affirmait tout à l'heure, Renée n'a jamais connu ni son père ni sa mère...

— Elle sait au moins qu'ils sont morts ? demanda Pascal.

— Elle l'ignore... En interrogeant ses plus lointains souvenirs, elle se voit abandonnée à la sollicitude mercenaire d'une nourrice dans un petit village dont elle a même oublié le nom. Là une femme venait la voir...

— Sa mère sans doute ? interrompit Pascal.

— Non... une simple subalterne. Cette femme la prit avec elle ; tous deux véquirent ensemble dans un autre village, pas quelques années plus tard, Renée fut conduite en pension.

— Où ? demanda vivement le constructeur.

— A Troyes...

Pascal tressaillit de nouveau et la contraction de ses yeux trahit son trouble intérieur.

— Dans ce pensionnat, dit Renée prenant la parole à son tour, je recevais plusieurs fois chaque année la visite de cette femme qui avait veillé sur moi depuis mon enfance, elle semblait m'aimer beaucoup, mais aux manifestations de sa tendresse se mêlait la déférence respectueuse qu'une subalterne témoigne à ses maîtres...

— Quelle est donc cette jeune fille ? se demandait Pascal. Renée poursuivit :

— Il y a cinq ans environ, madame Ursule...

— Madame Ursule ! !... dit involontairement l'entrepreneur devenu très pâle.

— Vous la connaissez, mon père ? demanda Paul, surpris de l'effet produit par ce nom.

Pascal se sentait en face d'une situation étrange, terrible. Il commençait à comprendre l'épouvante de Léopold. En conséquence, il se tint sur ses gardes.

— Je ne la connais pas, répondit-il, mais l'intérêt de ce récit me cause une émotion profonde... Continuez, mon enfant, je vous en prie !...

— Il y a cinq ans, reprit Renée, les visites de madame Ursule devinrent moins fréquentes et furent remplacées par celles